



## Introduction à l'éthique : 4 Éthique et/ou morale ?

Il faut revenir sur un point indécis. Jusqu'à présent, on a utilisé les termes de morale ou d'éthique indifféremment. Mais est-ce justifié ? Plusieurs auteurs contemporains cherchent, au contraire, à les distinguer. La distinction la plus faible est connotative : le terme de morale a quelque chose de sévère et de péjoratif, quand celui d'éthique est valorisé — sans doute sous l'influence de l'usage du terme dans la pensée anglo-saxonne. Encore l'inflation de l'éthique peut-elle être aussi bien le signe d'un effacement de la morale<sup>1</sup> — cherchant à éviter le moralisme et la « moraline »<sup>2</sup>. Paul Valéry a pu dire que le mot morale était mal choisi et mal famé, si elle correspond effectivement à la définition qu'il propose : « La morale est une sorte d'art de l'inexécution des désirs, de la possibilité d'affaiblir des pensées, de faire ce qui ne plaît pas, de ne pas faire ce qui plaît »<sup>3</sup>. De fait, on dit : « faire la morale » ou « moraliser », ce qui fait jouer à la morale la fonction de trouble-fête ou de rabat-joie, de mère fouettard. La substitution par « éthique » peut avoir ainsi quelque chose de (plus) séduisant — aussi l'usage ne permet-il pas de dire : « faire l'éthique » ou « éthïciser ».

Pourtant la distinction, si elle est possible et même signifiante, ne paraît pas s'imposer incontestablement. D'ailleurs, en philosophie contemporaine, on n'en fait plus grand cas. En effet elle manque de fermeté, et tout critère pour la justifier peut se retourner. Ainsi dire que « éthique » renvoie à *ethê* (*mores/Sitten*) (les mœurs, les normes, les conduites sociales), tandis que « morale » (*Moralität*) renvoie au choix libre de l'individu de respecter des lois — autrement dit, souligner la dimension collective de l'éthique contre la dimension individuelle de la morale, n'est guère convaincant puisqu'on peut, tout à l'inverse, insister sur l'effort personnel de l'individu pour se doter d'une vie « éthique », en choisissant ses propres normes, quand la « morale » (*mores : mos, moris*) est générale et s'impose de l'extérieur comme un ensemble d'obligations non-négociables. C'est ce que confirme l'origine grecque et latine des termes. Deux choses

<sup>1</sup> Cf. A. Etchegoyen, *La valse des éthiques*, Poche, 1995.

<sup>2</sup> C'est une image de Nietzsche, tardive mais dont il paraît très fière. Elle est forgée sur le modèle de l'analyse chimique qui joue un grand rôle dans la pensée du philosophe (il s'agit non seulement de décomposer en ses éléments la substance morale mais de montrer le changement de valeur du composé par un de ses éléments (cf. le § 1 de *Humain, trop humain I*, « Chimie des idées et sentiments » : « Tout ce dont nous avons besoin, et que nous ne saurions tenir que du niveau actuel de chacune des sciences, c'est une chimie des représentations et sentiments moraux, religieux, esthétiques, ainsi que de toutes ces émotions que nous ressentons en relation avec les grands et les petits courants de notre civilisation et de notre société, voire dans la solitude : mais si cette chimie aboutissait à la conclusion que, même dans ce domaine, les couleurs les plus magnifiques sont obtenues à partir de matières viles, voire méprisées ? »). Ainsi la moraline désigne le constituant fondamental (du composé) de la morale régnante qui est idéaliste, platonico-chrétienne, à partir duquel celle-ci s'est développée, et suggère que cet élément chimique est une forme de poison et que le corps qu'il constitue est un corps toxique. C'est pourquoi, Nietzsche fait systématiquement l'éloge du « sans moraline ». Autrement dit, la morale (idéaliste ...), quelque soit l'autorité dont elle jouit, la vénération dont elle fait l'objet, est l'expression déguisée d'une forme d'agressivité nocive (d'un agent nocif) qui s'exerce contre la réalité et/ou la vie ou la santé. La vertu selon la morale est une volonté de vengeance qui se dissimule — à l'opposé de la *virtù* qui est une vertu non infectée, fondée sur des valeurs non négatrices de la vie. Cf. par exemple *Le cas Wagner*, § 3 ; *Ecce Homo*, « Pourquoi je suis si avisé », § 1 ; *Fragments Posthumes*, XIII, 10 [50].

<sup>3</sup> Œuvres, Gallimard, La Pléiade, II, p. 510-511.



sont à rappeler.

D'abord l'origine du mot "éthique" chez Aristote est incertaine. Aristote décrit ses réflexions théoriques sur la morale — ce qu'on appelle à l'époque "éthiques" (êthikè, ἠθικῆ) — comme une enquête sur les ἦθη ("êthè"), c'est-à-dire les qualités du caractère. L'éthique (ou la morale) concerne prioritairement les qualités bonnes ou mauvaises du caractère (les vices et les vertus) qui rendent l'homme estimable ou blâmable : le courage est un êthos (ἦθος). De fait, l'origine du mot n'a rien à voir avec ce qu'on appelle morale (*mos, moris*) ou éthique. La traduction latine d'êthikos par *moralis* (de *mores*, coutumes, habitudes, mœurs) s'est opérée sur une erreur de traduction de ἦθος (êthos, qualité de caractère,) par ἔθος (êthos, habitude). Mais Aristote dans son ouvrage, *Ethique à Nicomaque* (ÊTHIKA NIKOMAXEIA, sous-entendu BIBLA) rapproche lui-même les deux termes ἦθος (êthos-caractère) et ἔθος (êthos-habitude) dans sa définition de la vertu. La vertu morale, c'est-à-dire la vertu (areth) ou la perfection du caractère (ἦθος /êthos) — ce qui fait qu'un individu est digne d'éloge — est un certain effet de l'habitude (ἔθος /ethos). « La vertu est de deux sortes, la vertu intellectuelle et la vertu morale. La vertu intellectuelle dépend dans une large mesure de l'enseignement reçu, aussi bien pour sa production que pour son accroissement ; aussi a-t-elle besoin d'expérience et de temps. La vertu morale au contraire, est le produit de l'habitude (ex ἔθους), d'où lui est venu aussi son nom, par une légère modification de ἦθος. »<sup>4</sup>. La vertu éthique (êthikê) est la vertu morale (c'est-à-dire vertu du caractère) obtenue par l'habitude (êthikê) — et qui produit d'autant plus facilement la vertu éthique que l'habitude est plus ancienne.

Mais cette confusion trouve en fait son origine dans le grec archaïque qui ne faisait pas la distinction. En effet, êthos (ἦθος) voulait dire : 1/ le séjour habituel, les lieux familiers ; 2/ la coutume, l'usage, la manière d'être ; 3/ l'habitude d'une personne, le caractère, la disposition d'esprit ; 4/ l'émotion douce par opposition à *pathos*. Et êthos (ἔθος), de son côté, avait une signification voisine : 1/ l'habitude ; 2/ la coutume, les mœurs. Pour êthos (ἦθος), on va du lieu habituel au caractère — car habiter le même lieu produit une manière d'être qui façonne un caractère. Et par êthê (ἦθη), les mœurs, on désigne des habitudes sociales ou collectives.

Donc rien de quoi justifier une opposition stricte entre morale et éthique : juste l'écart entre un *e* bref (ĕ, êthos) et un *e* long (ĕ, êthos) et une inflexion sémantique interne légèrement différente.

Dans ces conditions, on peut dire que la morale ou l'éthique est la "science" du caractère obtenu par habitude ou, quand elle appliquée à la société humaine, la science des mœurs c'est-à-dire des comportements habituels d'un peuple. Les latins ont ainsi conservé êthika en le latinisant (*ethica*), puis ont forgé "morale", dérivé de *mos, moris*. En résumé, « dans la configuration antique, exprimée notamment par Cicéron, éthique et morale sont des synonymes qui reprennent l'un comme l'autre la confusion entre le caractère et les coutumes qui les produisent, et désignent la réflexion sur les manière

---

<sup>4</sup> *Ethique à Nicomaque*, II, 1.

de vivre. Au XVII<sup>e</sup> siècle, morale et éthique sont encore des synonymes. »<sup>5</sup>. Ainsi Cicéron dans son traité sur *Le destin* : « Parce qu'elle a trait aux mœurs, que les Grecs appellent *éthos*, nous avons coutume d'appeler cette partie de la philosophie étude des mœurs (*de moribus*), mais il convient en enrichissant la langue latine, de la nommer morale (*moralem*) ». La morale est le terme d'origine latine pour traduire le grec "éthique", en conservant le même chant sémantique d'*éthos* et d'*éthos*. Et pour le XVII<sup>e</sup>, Furetière donne cette précision pour "éthique" : « C'est un nom tiré du grec, qu'on donne quelque fois à la morale, ou à la Science des mœurs. L'Éthique d'Aristote. ».

On peut tirer quelques enseignements de ces remarques lexicales [SEP]

a) L'habitude est le concept qui assure l'articulation entre la moralité (individuelle) et les mœurs (collectives). C'est du moins autour du concept d'habitude que non seulement la philosophie antique (Aristote) et médiévale (Thomas d'Aquin) mais aussi le sens commun s'organise. Parler d'éthique concerne ainsi avant tout les manières concrètes de vivre, par exemple habiter un lieu et aussi le caractère visible d'une personne. Ainsi les mœurs d'un individu reflètent une manière de vivre : les mœurs d'un peuple ou d'une nation plongent dans des traditions qui, elles-mêmes, ont leurs racines profondes dans une manière d'habiter la terre. La morale c'est d'abord un ensemble de manières culturellement marquées d'être, de se tenir, de vivre, d'occuper, de dessiner, de séparer, de traverser l'espace. Et le caractère n'est pas donné par la nature, mais produit par l'habitude. Autrement dit, « L'homme n'est pas naturellement moral »<sup>6</sup>, il doit le devenir, et l'habitude est le moyen puissant de produire cette dimension morale en lui<sup>7</sup>.

(b) le réseau conceptuel qui s'organise autour du caractère, de l'habitude, des mœurs n'est pas stabilisé. On peut chercher la morale plutôt du côté des mœurs parce qu'elles façonnent le caractère des individus, ou plutôt du côté de l'individu qui façonne lui-même son caractère<sup>8</sup>.

(c) Mais surtout, il ressort qu'il n'y a pas lieu de distinguer fondamentalement "morale" et "éthique", même si le second terme par son origine grecque est privilégiée pour qualifier la philosophie morale en soulignant son caractère plus technique et sa

<sup>5</sup> L. Jaffro, « Ethique et morale », *Notions de philosophie*, Folio, 1995, p. 234.

<sup>6</sup> Eric Weil, *Philosophie morale*, Vrin, 1961, p. 122.

<sup>7</sup> La question se pose de savoir si on peut faire reposer l'humanisation ou la moralisation de l'homme sur l'habitude qui est un processus involontaire et dont l'individu ne peut s'attribuer le mérite ? Si l'habitude n'a pas de valeur morale, peut-on en faire l'origine de la production de la morale ?

<sup>8</sup> D'où le titre curieux de l'ouvrage de Kant, *Fondements (ou Fondation) de la métaphysique des mœurs : Grundlegung zur Metaphysik der Sitten*. Le mot « mœurs » (*der Sitten*) a le sens de moral (*moralisch*) et non le sens usuel de coutumes — d'ailleurs *Moralität* est le terme constamment utilisé par Kant. C'est Hegel qui (ré-)utilise le terme *Sitten* dans son sens originel ou commun (*Sitte* : la coutume ; *der Sitten*, les mœurs), en contre-point et comme une forme supérieure de morale (qu'il nomme *Sittlichkeit*, vie éthique<sup>8</sup>) à la morale kantienne (*Moralität*, moralité) qui a le défaut de ne prendre appui que sur la subjectivité — dans les *Principes de la philosophie du droit* et dans *L'Encyclopédie*, la vie éthique intervient systématiquement après la moralité comme une forme morale plus élevée : la vie éthique articule la subjectivité de la liberté et le donné des mœurs. Pour Hegel la *Sittlichkeit* se situe du côté de l'être ou de la facticité, la *Moralität* du côté du devoir être : la *Sittlichkeit* enjoint bien quelque chose à l'individu (c'est une obligation, non moindre que la *Moralität*), mais qui possède déjà une réalité socialement objective. L'individu a son essence dans la vie collective, il est soutenu, précédé par cette moralité objective dans sa vie morale. Au contraire, la *Moralität* relève d'un type d'obligation qui retranche l'individu du monde social, qui l'oppose l'individu à la vie de sa communauté et qui condamne sa liberté à l'ineffectivité : le terme désigne en quelque sorte la morale séparée de sa réalisation.



dimension théorique (ce qu'on a appelé l'éthique normative par opposition à l'éthique appliquée) : la morale c'est l'éthique commune (morale sociale), l'éthique c'est la morale théorique (philosophie morale). On peut donc admettre une équivalence des deux termes qui sont la traduction l'un de l'autre.

Mais la sémantique n'est pas la raison dernière. N'y a-t-il pas une différence conceptuelle entre l'éthique et la morale ? L'éthique et la morale portent-elles sur les mêmes objets ou plutôt élèvent-elles les mêmes exigences sur les mêmes objets ?

André Comte-Sponville veille à distinguer la morale et l'éthique parce que ce sont deux options ou deux orientations divergentes pour normer l'action qu'on peut présenter systématiquement <sup>9</sup>:

<sup>9</sup> « Les deux mots "éthique" et "morale", en français, sont parfaitement interchangeables, Ils viennent de deux mots — l'un grec, l'autre latin — qui étaient, pour les Anciens, la stricte traduction l'un de l'autre. Les philosophes, pendant des siècles, ne les ont guère distingués. Ils rangeaient indifféremment sous l'un ou l'autre vocable tout ce qui concerne les mœurs, les façons de vivre et d'agir (pour peu qu'elles soient considérées d'un point de vue normatif), autrement dit ce qu'il est convenu d'appeler le bien et le mal, les vertus et les vices, les devoirs et les fautes, le bonheur et le malheur Ce mélange n'est pourtant pas, rétrospectivement, sans surprendre quelque peu. Le bonheur est-il un devoir? Est-il toujours vertueux? Tout malheur est-il une faute ? Tout vice, un malheur ? On peut légitimement en douter. Au reste, il y a un tel écart entre les éthiques des Anciens, centrées sur les idées de vertu et de bonheur, et les morales des Modernes, qui parlent davantage de devoir ou de respect (même si une tendance plus récente se dessine, qui opère un retour à l'idée de vertu), qu'il est légitime de s'interroger : sont-ce deux conceptions différentes de la même chose, ou deux choses différentes, qu'on ne saurait confondre sans abus de langage ? L'arrivée sur la scène philosophique, au XIXe siècle, d'une éthique immoraliste — celle de Nietzsche — ne pouvait que rendre le problème plus criant Une doctrine qui pousse à vivre « par-delà le bien et le mal », est-ce encore une morale? C'est pourtant une conception et une pratique normatives de la vie « Par-delà le Bien et le Mal, précisait Nietzsche, cela du moins ne veut pas dire "Par de là le bon et le mauvais" ». Toujours est-il qu'un usage commence à se répandre, du moins en France (grâce à Gilles Deleuze et Marcel Couché), qui tend à distinguer ces deux notions. Selon quels critères? Selon leur champ d'application au moins prétendu (universel pour la morale, particulier pour l'éthique), leur statut (absolu ou relatif), leur modalité (impérative ou hypothétique), leur principe (devoir ou désir), leur contenu (commandements ou recommandations), leur visée (vie juste ou vie bonne), leur idéal (sainteté ou sagesse)... Tout cela, qu'on ne peut ici développer débouche sur deux définitions opposées et complémentaires. On appellera morale tout discours normatif et impératif qui résulte de l'opposition du Bien et du Mal, considérés comme valeurs absolues ou transcendants : c'est l'ensemble de nos devoirs. La morale répond à la question "Que dois-je faire?". Elle se veut une, universelle et inconditionnelle. Elle commande absolument, ou y prétend. Elle tend vers la vertu (comme disposition acquise faire le bien) et culmine dans la sainteté (au sens de Kant au sens où la sainteté est "l'entière conformité de la volonté à la loi morale"). Et l'on gardera le mot d'éthique pour désigner un discours normatif mais non impératif (ou sans autres impératifs qu'hypothétiques), qui résulte de l'opposition du bon et du mauvais, considérés comme valeurs immanentes et relatives : c'est l'ensemble réfléchi des désirs d'un individu ou d'un groupe. Une éthique — car il en existe plusieurs — répond à la question « Comment vivre ? ». Elle ne commande pas ; elle recommande. Elle est toujours particulière à un individu ou à un groupe. C'est un art de vivre elle tend le plus souvent vers le bonheur et culmine dans la sagesse. Le grand philosophe de la morale ? Pour les Temps modernes, c'est assurément Kant. Le grand philosophe de l'éthique ? On peut hésiter entre Spinoza (qui laisse à la morale sa place) et Nietzsche (qui la récuse). Quant aux Anciens, c'est plus compliqué, non seulement parce qu'ils ne distinguaient pas ces deux notions, on l'a vu, mais aussi, et surtout, parce que leurs théories morales ou éthiques sont presque toutes des théories du souverain bien, ce qui suppose que le bonheur et la vertu — donc aussi l'éthique et la morale — vont ensemble. (André Comte-Sponville, « Philosophie éthique et morale », in *La Philosophie*, PUF, 2005, coll. « Que sais-je ? », p. 89 – 92.)

« La morale commande » (Comte-Sponville, « Morale ou éthique, Lettre internationale, n° 13, 1991) : elle conduit à une action par devoir et donc guide par l'obéissance. Elle correspond à la question : « que dois-je faire ? » : la normativité y reçoit nécessairement une forme impérative. L'éthique, quant à elle « recommande » et correspond davantage à la question : « comment vivre ? », ou plutôt comment vivre bien. Il s'agit donc d'une recherche raisonnée du bonheur. La morale ne nie pas le bonheur mais subordonne la quête du bonheur au respect du devoir (« la raison pure pratique ne veut pas qu'on renonce à toute prétention au bonheur, mais seulement qu'aussitôt qu'il s'agit du devoir, on ne le prenne pas du tout en considération », Kant, Critique de la raison pratique), ce qui institue un rapport d'opposition entre le désir (visée du bonheur) et la raison (principe de la loi). Au contraire, l'éthique se déploie comme une rationalisation du désir, une appropriation subjective de la visée du bien : elle est normative sans être impérative. Ainsi « si la morale et l'éthique ont en commun d'être des discours normatifs qui visent à régler notre conduite et nos actions (elles aboutissent l'une et l'autre à ce que Spinoza appelle des règles de vie, des préceptes ou des commandements), elles se distinguent par le registre de cette normativité ou, ce qui revient au même, par le statut respectif qu'elles reconnaissent aux valeurs dont elles se réclament. Le Bien et le Mal de la morale se donnent pour absolus (plutôt que transcendants : rien ne prouve qu'il soit impossible de penser cette absoluité dans l'immanence), et c'est à ce titre - l'absolu s'imposant identiquement à tous - qu'ils se veulent universels. Le bon et le mauvais, au contraire, sont toujours relatifs à un individu ou à un groupe (ce qui est bon pour moi peut être mauvais pour un autre), et c'est en quoi toute éthique est particulière » (Comte-Sponville, *id.*)

<b>Morale</b>	<b>Ethique</b>
Visée universelle	Validité particulière
Commandement Impératif catégorique	Recommandation Impératif hypothétique
Que dois-je faire ?	Comment vivre heureux ?
Vie juste	Vie bonne
Valeurs absolues et transcendantes du Bien et du Mal	Valeurs relatives et immanentes du bon et du mauvais
Raison contre désir	Rationalisation du désir
Vertu	Vertu et bonheur

Faut-il choisir entre la morale et l'éthique — et quelle serait la nature de ce choix (méta-éthique ?) ? Car la distinction apparemment suppose ou induit deux genres de vie radicalement différents. Une vie morale n'est pas l'équivalent d'une vie éthique. La vie morale passe pour être une vie empêchée, contrainte, constamment expulsée hors d'elle-même vers la croyance et la position d'un au-delà qui juge, voire méprise la vie d'ici-bas : « La morale c'est le jugement de Dieu, le système du jugement. A l'opposition des valeurs (Bien-Mal), se substitue la différence qualitative des modes d'existence (bon-mauvais). (...) La vie est empoisonnée par les catégories de Bien et de Mal, de faute et de mérite, de péché et de rachat. Ce qui empoisonne la vie, c'est la haine, y compris la haine retournée contre soi, la culpabilité »<sup>10</sup>. Au contraire, la vie éthique épouse l'aspiration de la vie au bonheur, en accomplit le dynamisme pour parvenir, par un usage réglé de la raison à « un maximum de passions joyeuses »<sup>11</sup>. Dans ces conditions on comprend que la morale puisse redouter la "mort de Dieu", là où l'éthique s'en accommode plus facilement et même la suppose. La morale conserve quelque chose de théologique ; l'éthique brise ce rapport entre la morale et la théologie et ouvre ainsi une nouvelle perspective normative. *L'Ethique* de Spinoza est exemplaire de ce déplacement en montrant que tout dans la nature suit un ordre nécessaire et comment les valeurs du bien et du mal n'existent pas en soi mais sont des productions l'esprit humain. Pour la morale, le mal est le problème fondamental ; pour l'éthique le mal est une fiction dont la morale a besoin pour justifier la soumission des hommes. Donc l'éthique et la morale posent également des normes à l'action, mais ce n'est pas la même chose de soumettre celle-ci à l'évaluation du bien et de mal, ou du bon et du mauvais. Pour Spinoza, l'être humain est essentiellement désir<sup>12</sup> et c'est le désir qui est producteur du bien et non le bien qui est normatif à l'égard du désir. Le bien n'existe pas en soi, il n'est pas défini en dehors de l'homme comme ce dont la valeur

<sup>10</sup> Deleuze, *La philosophie pratique de Spinoza*, Minituit, 1981, p. 35 et p. 39.

<sup>11</sup> *Id.*, p. 42

<sup>12</sup> *Ethique*, III, 9.



intrinsèque impose qu'il soit recherché par tous. Le bien n'est pas l'objet du désir mais son produit : [SEP] « Il ressort de tout cela que nous ne nous efforçons pas vers quelque objet, nous ne le voulons, ne le poursuivons, ni ne le désirons pas parce que nous jugeons qu'il est un bien, mais au contraire, nous ne jugeons qu'un objet est un bien que parce que nous nous efforçons vers lui, parce que nous le voulons, le poursuivons et le désirons »<sup>13</sup>. Le bien est indissociable de sa désirabilité ou de l'activité du désir, c'est-à-dire de l'esprit humain — ce pourquoi il ne saurait mieux être qualifié que par le prédicat "bon", et son antonyme par "mauvais". Du même coup, Spinoza récuse la morale religieuse, toute forme d'ascétisme, de mortification<sup>14</sup> et d'obéissance, au profit d'une éthique de la jouissance et de la joie, qui n'est possible que par la connaissance de l'esprit humain qui permet à l'homme de conduire le désir vers le vrai bien, c'est-à-dire l'utile<sup>15</sup> — d'abord l'utile propre (ce qui est réellement bon pour l'essence singulière de chacun) et finalement la béatitude où s'accomplit toujours dans le sens d'un accroissement de puissance la plus haute satisfaction de soi. Est bon ce qui convient à notre nature, mauvais ce qui ne lui convient pas. Subjectivement, est bon celui qui s'efforce, autant qu'il lui est possible, de s'unir à ce qui convient à sa nature et donc augmente sa puissance d'être. Est mauvais celui qui vit au hasard des rencontres, subit les effets des choses, des passions. Aussi pour Deleuze « si l'Éthique et la Morale se contentaient d'interpréter différemment les mêmes préceptes, leur distinction serait seulement théorique »<sup>16</sup>. Et la distinction n'est pas théorique mais bien pratique et qualitative : il s'agit de deux modes d'existence : servile ou libre, malheureuse ou heureuse, triste ou joyeuse. « Spinoza dans toute son œuvre ne cesse de dénoncer trois sortes de personnages : l'homme aux passions tristes ; l'homme qui exploite ces passions tristes, qui a besoin d'elles pour asseoir son pouvoir ; enfin, l'homme qui s'attriste sur la condition humaine et les passions de l'homme en général (il peut railler autant que s'indigner, cette raillerie même est un mauvais rire). L'esclave, le tyran, le prêtre... trinité moraliste »<sup>17</sup>.

<sup>13</sup> *Id.*, III, 9, Scolie.

<sup>14</sup> *Id.*, IV, 18 et 45.

<sup>15</sup> « J'entendrai par bien, ce que nous savons certainement nous être utile », *id.*, IV, déf. 1.

<sup>16</sup> Spinoza, *op. cit.*, p. 37.

<sup>17</sup> *Id.*, p. 38.

Si donc il faut bien parler d'éthique et non de morale, c'est parce que :

- 1) l'action n'est jamais séparée de la connaissance, la liberté de la nature. Il n'y a pas de place pour une scission entre les lois de l'être (nature) et les lois du devoir-être (liberté). Tout est Dieu ou en Dieu *sive natura*.
- 2) à l'opposition morale des valeurs (bien/mal) se substitue l'opposition des modes d'existence : bon/ mauvais, ccd vivre en connaissance ce qui convient à notre nature ou vivre dans l'ignorance de qui nous convient.
- 3) Autrement dit les valeurs morales sont l'effet de l'ignorance de la nécessité de la nature : on moralise, c'est-à-dire on juge moralement quand on ne comprend pas les causes des choses. Donc la dimension purement morale du devoir-être est une illusion due à l'ignorance. La morale est l'effet de l'ignorance : la connaissance est la cause de la béatitude qui n'étant pas morale mérite uniquement le nom d'éthique. Donc en clair, l'éthique s'oppose à la morale comme l'approche normative qui intègre la connaissance à celle qui l'exclut : définir la normativité à partir de la connaissance (de la nature) *versus* définir la normativité en se constituant en marche de la connaissance. Il y a le jugement cognitif et le jugement moral ; or le jugement moral se présente comme tout à fait indépendant du jugement cognitif. Le « je/tu dois » veut ignorer le « je/tu sais » ou le « je/tu crois savoir ».

Ainsi l'éthique est une libération (la liberté est le 5ème livre, après le 4ème sur la servitude de l'homme) : cette métaphysique (livre I, *De Deo*), cette théorie de l'homme, des passions (parties II et III) est une éthique. Quand ses contemporains parlent plutôt de "morale" (Descartes,

Une morale non religieuse est possible, un salut sans l'obéissance est possible : cela se nomme l'éthique.<sup>[18]</sup> Mais l'éthique suffit-elle à réaliser toute l'exigence de normativité ? On peut se demander, concernant l'éthique spinoziste, si d'une part le primat de l'éthique contre la morale n'est pas entièrement contenue dans la thèse (métaphysique) du *conatus*<sup>18</sup> comme essence de chaque chose ou comme droit pour chaque chose à persévérer dans son être — ? ; et si, d'autre part, pour faire crédit à la morale, il ne faut pas restaurer l'extériorité de l'exigence morale contre l'égoïsme du *conatus* à persévérer dans son être. Si tout être est dans son essence porté à persévérer dans son être, si l'éthique consiste à augmenter la puissance affirmative de son être, l'impossibilité de la morale ou son inanité procède de la "décision" de refermer le réel sur la nature, la nature sur la nécessité (aucune contingence), l'essence de chaque être sur le *conatus*. Or le sens de la morale n'est-il pas d'exiger la suspension du droit naturel à persévérer dans son être ? La loi morale n'a-t-elle pas pour aspiration le "désintéressement" de l'être à lui-même ? La morale ne tient-elle pas exactement à réduire le désir de chacun à persévérer son être, à définir le bien par le souci de l'autre plutôt que par l'utile propre ? Finalement l'éthique s'impose-t-elle d'elle-même ? Annule-t-elle la morale ? Il faut essayer de reprendre encore la question de leurs rapports.

---

Malebranche ou Leibniz), Spinoza choisit *ethica*. Le titre indique bien la finalité de l'ouvrage ou de l'itinéraire intellectuel de l'âme proposé par Spinoza : déterminer les conditions d'une vie heureuse ou bonne, les moyens « de nous conduire comme par la main à la connaissance de l'âme humaine et de sa béatitude suprême » (*Ethique II*, préface) et sa liberté. Ces moyens sont : la connaissance Dieu qui est tout ou la Nature dans sa nécessité (partie I), la connaissance de la nature et de l'origine de l'âme à partir des principes de la connaissance fondés en Dieu (partie II), la connaissance du mécanisme (de la nature et de l'origine) des passions par lesquelles l'âme est affectée (partie III), la connaissance des passions qu'il convient de cultiver pour s'affranchir de la tristesse et de l'anxiété (partie IV), et ainsi accéder à la liberté et à la béatitude (partie V).

Voici le dernier scholie sur lequel se termine *L'Ethique* — qui fait clairement référence au sage, comme dans l'éthique antique :

« J'ai épuisé tout ce que je m'étais proposé d'expliquer touchant la puissance de l'âme sur ses passions et la liberté de l'homme. Les principes que j'ai établis font voir clairement l'excellence du sage et sa supériorité sur l'ignorant que l'aveugle passion conduit. Celui-ci, outre qu'il est agité en mille sens divers par les causes extérieures, et ne possède jamais la véritable paix de l'âme, vit dans l'oubli de soi-même, et de Dieu, et de toutes choses ; et pour lui, cesser de pâtir, c'est cesser d'être. Au contraire, l'âme du sage peut à peine être troublée. Possédant par une sorte de nécessité éternelle la conscience de soi-même et de Dieu et des choses, jamais il ne cesse d'être ; et la véritable paix de l'âme, il la possède pour toujours. La voie que j'ai montrée pour atteindre jusque-là paraîtra pénible sans doute, mais il suffit qu'il ne soit pas impossible de la trouver. Et certes, j'avoue qu'un but si rarement atteint doit être bien difficile à poursuivre ; car autrement, comment se pourrait-il faire, si le salut était si près de nous, s'il pouvait être atteint sans un grand labeur, qu'il fût ainsi négligé de tout le monde ? Mais tout ce qui est beau est aussi difficile que rare (*Sed omnia præclara tam difficilia quam rara sunt*)».

L'éthique est donc pleinement positive et affirmative : elle procède du désir, et s'inscrit dans l'effort pour chacun de persévérer dans son être. Dans cet effort, la raison assure la libération de tout ce qui est négatif (passions tristes) pour conduire l'individu à la béatitude. « La raison ne demande rien contre la Nature ; elle demande donc que chacun s'aime soi-même, qu'il cherche l'utile qui est sien, c'est-à-dire ce qui lui est réellement utile, et qu'il désire tout ce qui conduit réellement l'homme à une plus grande perfection ; et, absolument parlant, chacun s'efforce, selon sa puissance d'être, de conserver son être » (*Ethique IV*, prop. 18 scholie).

Le bien et le mal n'existent pas, il n'y a que du bon et du mauvais, que du bonheur et du malheur selon le savoir ou l'ignorance qui rend puissant à agir en conformité avec sa nature ou impuissant à cesser de subir. Dans cette libération, aucune place pour la morale.

<sup>18</sup> « Toute réalité naturelle tend à persévérer en son être, dans la mesure de l'effort qui lui est propre, sans tenir compte de quelque autre que ce soit » (*Traité théologico-politique*).



Laurent Cournarie

## Bibliographie

Aristote, *Ethique à Nicomaque*

Spinoza, *Ethique*

Hegel, *Principes de la philosophie du droit*

Nietzsche, *Humain, trop humain I*

P. Valéry, *Œuvres*, Gallimard, La Pléiade

- 1961 : E. Weil, *Philosophie morale*, Vrin
- 1981 : G. Deleuze, *La philosophie pratique de Spinoza*, Minuit
- 1991 : A. Comte-Sponville, « Morale ou éthique, Lettre internationale, n° 13
- 1995 : A. Etchegoyen, *La valse des éthiques*, Poche
- 1995 : L. Jaffro, « Ethique et morale », *Notions de philosophie*, Folio
- 2005 : A. Comte-Sponville, « Philosophie éthique et morale », in *La Philosophie*, PUF, coll. « Que sais-je ? »